

Les valeurs religieuses

JE VEUX CROIRE COMME JE VEUX !

L'essentiel L'essentiel L'essentiel L'essentiel

Les résultats de l'enquête sur les valeurs dans la société française concernent principalement l'appartenance catholique car, en 1999, se disent appartenir à la mouvance catholique 95 % des interrogés, alors que d'ordinaire c'est entre 85 et 90 % de la population qui se déclarent tels. Il y a là un défaut des sondages. Il n'est donc pas possible statistiquement d'interpréter les résultats de ceux qui disent appartenir aux mouvances musulmanes, protestantes, juives, bouddhistes, ou aux sectes.

On constate une poursuite de l'affaiblissement du catholicisme mais avec une nette atténuation chez les jeunes. La confiance en l'Eglise continue de diminuer. Le sentiment d'être quelqu'un de religieux, l'importance de la religion pour les enfants, la nécessité de prier, etc., s'affaiblissent.

Au contraire, la croyance en un Dieu "force vitale" grandit au détriment de la croyance en un Dieu "personnel", de même que les croyances liées à l'après-mort parmi les sans-religion, et surtout chez les jeunes, alors qu'elles restent stables ou en légère diminution chez les catholiques pratiquants.

On constate le maintien de la tendance au relativisme et à l'individualisme religieux, avec une augmentation de croyants sans-religion, croyants sans appartenance religieuse, de catholiques peu pratiquants et de sans-religion qui explorent différentes traditions religieuses.

Chez les jeunes, on assiste à une remontée de l'attachement aux cérémonies religieuses, alors même que leur pratique régulière continue de diminuer, et du sentiment que l'Eglise peut apporter des réponses spirituelles.

On constate un rapprochement entre pratiquants et sans-religion sur les questions des normes civiques et sociales : la fidélité conjugale, le respect de l'autorité, par exemple, sans que cela signifie un alignement sur la morale catholique, d'autant que, dans le même temps, les catholiques pratiquants disent accepter davantage le divorce, l'homosexualité, l'euthanasie ou le suicide.

"Les religions ne sont plus que des options parmi d'autres mais leur rôle est pleinement reconnu dans le cadre de ce pluralisme ¹".

1 - Y. LAMBERT, " Religion : développement du hors-piste et de la randonnée ", in BRÉCHON, 2000, p. 152.

L'exposé L'exposé L'exposé L'exposé L'exposé

Yves Lambert ²

Introduction

Mise en perspective historique 1950-1980

Les sociologues des années 60-70 parlaient de sécularisation³, de disparition du sacré dans la société industrielle. Dans les années 90, ils parlent de recomposition religieuse, de retour du religieux, de dé-sécularisation. Parfois ce sont les mêmes, comme Peter Berger aux États-Unis dans un ouvrage paru en français sous le titre " Le réenchantement du monde ".

Pour comprendre l'évolution des vingt dernières années, celles des enquêtes Valeurs (1981, 1990 et 1999), il faut remonter aux années 50. On constate dans les sondages d'opinion sur la religion une certaine stabilité jusqu'au début des années 60 et une cassure dans ces années 60. Vers 1965, le taux de baptêmes catholiques⁴ commence à diminuer, comme les vocations sacerdotales et religieuses ; les petits séminaires commencent à se vider en 1962 et, ensuite, certains grands séminaires ⁵. Entre 1965 et 1975, 5.000 prêtres quittent le sacerdoce. L'Action Catholique, mouvement de laïcs ⁶, est touchée. L'assistance régulière aux offices, la pratique religieuse diminuent. Seul le taux d'appartenance, c'est-à-dire le fait de déclarer appartenir à la religion catholique, se maintient. Puis ce dernier décroche à partir des enquêtes de 1975.

Il est éclairant d'interpréter ces changements à la lumière de ce que Henri Mendras a appelé la seconde révolution française, qu'il fait commencer en 1965 pour s'achever en 1984⁷. Dans ces années-là, on a eu la contestation, la révolte anti-autoritaire avec le gauchisme, Mai 68, etc. C'est la révolution des mœurs et une certaine radicalisation politique chez les jeunes. C'est aussi la période de l'après Vatican II, concile qui rassemble de 1962 à 1965 tous les évêques de l'Eglise catholique pour essayer de l'adapter à la modernité. Ce concile a contribué à créer un climat de changement qui entraîna une réaction traditionaliste forte aboutissant au schisme⁸ de Mgr Lefebvre en 1974.

Raisons de cette évolution

On peut prendre en compte la volonté d'autonomie, en particulier chez les jeunes. Il faut se rappeler que, à l'époque, l'autorité des parents s'exerçait en tous domaines jusqu'à la majorité. Il n'était guère admis de parler de politique ou de certains sujets avant d'avoir 21 ans ; la sexualité était subordonnée à la vie en couple marié ; la religion allait de soi dans les familles catholiques pratiquantes : les enfants devaient aller à la messe le dimanche. Par rapport à cela, il y eut ce que l'on a appelé la conquête de l'autonomie individuelle, le processus d'individualisation.

La permissivité explose dans tous les domaines. C'est la période de la contraception : en 1975, adoption des lois sur l'avortement et le divorce par consentement mutuel. Peut-être les positions plutôt traditionnelles prises par l'Eglise officielle ont-elles contribué à créer un fossé et un décrochage de l'appartenance religieuse constaté à partir de ces années-là.

2 - Directeur de recherche INRA-VCNR au Groupe de sociologie des religions et de la laïcité. Exposé du 23 avril 2002.

3 - Evolution d'une société où la religion perd de son influence.

4 - Acte religieux d'entrée dans la religion catholique.

5 - Une majorité de prêtres avaient suivi leurs études secondaires dans des petits séminaires. Les grands séminaires sont les institutions de formations spécifiques post-bac.

6 - Dans l'Eglise catholique, on distingue les prêtres des autres baptisés appelés laïcs.

7 - Date symbolique pour l'auteur où la Gauche renonce à changer la société et intègre l'école catholique dans un service public unifié.

8 - Séparation des fidèles de Mgr Lefebvre ne reconnaissant plus l'autorité du pape.

Il y a aussi une radicalisation politique qui éloigne davantage de la religion qu'elle n'en rapproche, puisqu'elle se fait plutôt sous les couleurs du marxisme, de la volonté de faire la révolution, en tout cas d'une grande confiance dans l'avènement d'une société autre. C'est l'époque de la Révolution culturelle chinoise, époque où il y a des mouvements révolutionnaires un peu partout dans le monde, où les socialismes se répandent dans des pays nouvellement indépendants.

Par ailleurs, les "30 Glorieuses", années 1944-1974 marquées par une croissance économique sans précédent, qui a fait accéder les gens et la société à la modernité dans tous les domaines, ont, peut-être, contribué à concentrer davantage l'attention sur les préoccupations matérielles, terrestres, sur l'ici-bas, au détriment du salut de l'homme dans l'au-delà. Alors, soit la religion était hors jeu, soit elle était réinterprétée dans le sens de l'épanouissement et du développement personnels.

Durant cette époque, on oppose modernité et tradition, comme le mieux et le moins bien, comme l'avenir et le passé. Et la religion a plutôt partie liée avec la tradition, même lorsqu'elle se modernise.

Ce sont des pistes de réflexion. En tout cas, ces trois décennies (années 50, 60, 70) constituent une rupture dans beaucoup de domaines. A partir de la fin des années 70, les évolutions sont nettement plus diversifiées : quand on regarde les indicateurs que l'on peut suivre du point de vue des sciences sociales, on s'aperçoit que certains vont continuer à s'afficher en recul, tandis que d'autres vont être en hausse.

Évolutions de 1980 à 2000

L'appartenance religieuse marque une certaine stabilisation au début des années 80. Pourquoi ? Il y a l'avènement de Jean-Paul II en 1978, le mouvement Solidarnosc, une ambiance de retour du religieux avec la révolution iranienne qui, au début, paraissait très sympathique à tout le monde. Mais le recul de l'appartenance reprend à la fin des années 80, sans que l'on sache vraiment pourquoi : la pratique culturelle, qui avait déjà beaucoup baissé, tend plutôt à se stabiliser.

Évolution des pratiques religieuses

Pratiques en baisse

La catéchisation⁹ chez les catholiques concerne 43 % des enfants en 1993-1994 ; alors qu'elle était aux environs de 80 % dans les années 1960. Le taux de baptêmes continue à diminuer, mais de manière plus ralentie. On sait que le renouvellement du clergé reste à un niveau très bas : 100 à 120 ordinations par an. La croyance en Dieu reste stable ou diminue selon les enquêtes.

Pratiques en hausse

Le nombre de baptêmes d'adolescents et d'adultes augmente : actuellement, 22.000 par an contre 3.600 en 1975. Pour le catéchuménat¹⁰ : 10.000 en préparation, contre 800 en 1975. Les diacres¹¹ qui ont recommencé d'exister en 1970 sont actuellement 1.700.

Sur toute cette période, la participation aux pèlerinages n'a pas diminué, elle a même recommencé à augmenter. La croyance aux miracles s'est maintenue. Et on voit de plus en plus de laïcs se mobiliser pour prendre des responsabilités dans les différentes confessions et religions. L'Action Catholique a continué à s'effriter, mais de nouvelles formes de mobilisation sont apparues, comme le Mouvement Eucharistique des Jeunes (MEJ), des "temps forts", les JMJ, rassemblements de jeunes catholiques à l'occasion de voyages du Pape, le développement de mouvements charismatiques¹². Les écoles catholiques n'ont pas perdu de leur audience et l'ont même un peu renforcée de 1 à 3 points en 30 ans. Enfin, la pratique de la prière privée a récemment augmenté, selon les enquêtes.

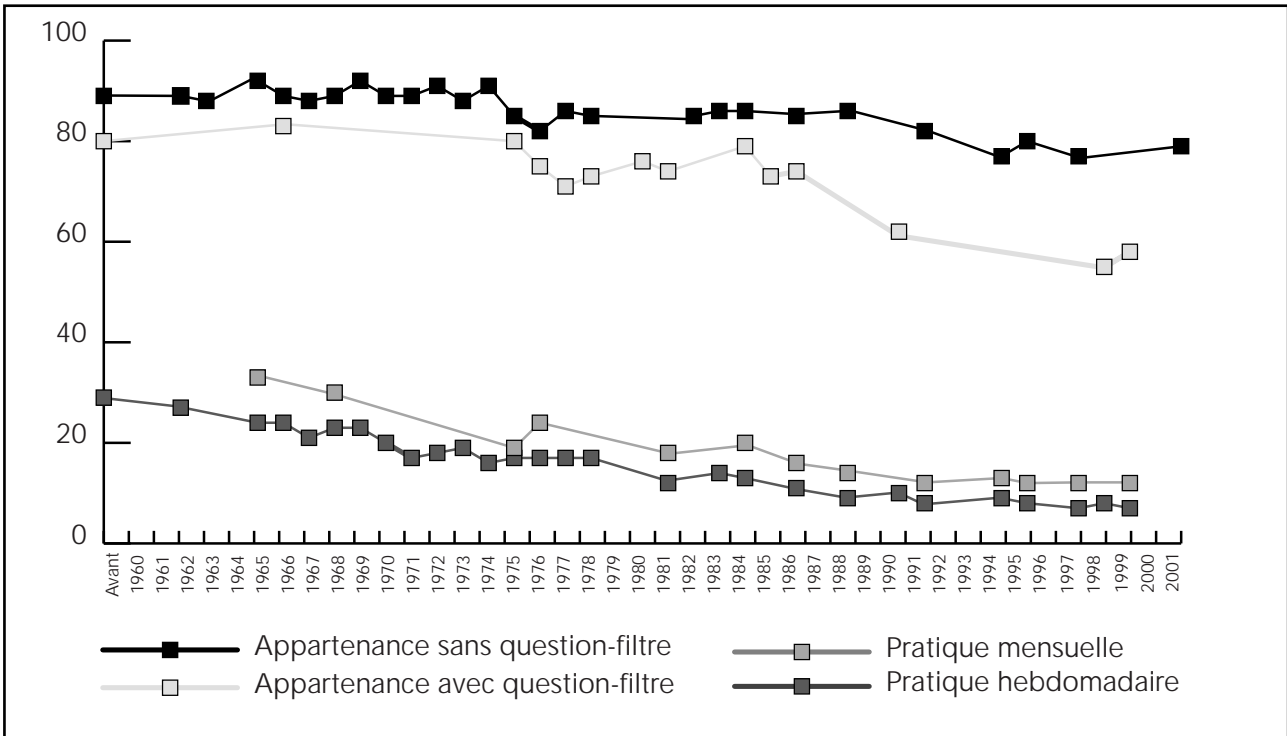
9 - L'enseignement de la foi.

10 - Préparation au baptême des adultes.

11 - Dans l'Eglise catholique, il y a les évêques, les prêtres et les diacres, qui constituent les ministres ordonnés. Ces derniers peuvent être mariés depuis le Concile de Vatican II.

12 - Mouvement caractérisé par l'effervescence religieuse, comme la prière spontanée.

Evolution de l'appartenance et de la pratique religieuses des Français (enquêtes par sondage)



Les gens répondent à la question : "appartenez-vous à une religion ?". Toutes les religions sont confondues, sachant que, dans ces enquêtes, il s'agit à 95 % du catholicisme. Les musulmans sont sous-représentés dans les échantillons. Les autres religions, ce sont les protestants, les juifs, etc. Normalement, on devrait avoir environ 85 % à 90 % de catholiques.

Les deux courbes du haut sont celles de l'appartenance. Selon la manière de poser la question, les résultats ne sont pas les mêmes.

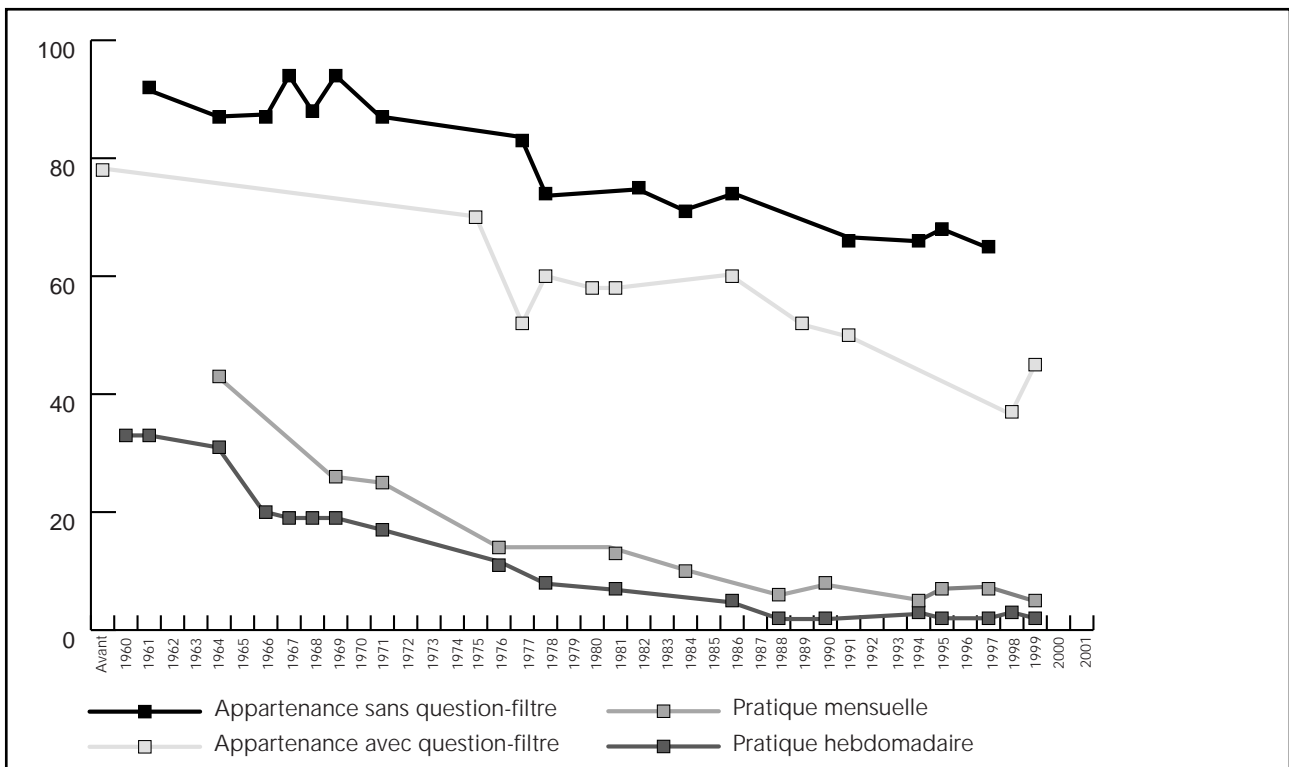
- Si on demande : appartenez-vous à une religion ? si oui, laquelle ? on obtient la courbe du haut (sans question filtre).
- Si on demande : appartenez-vous à une religion ? on a les réponses oui ou non. A ceux qui ont répondu oui, on demande : à laquelle ? et on obtient la courbe du dessous. On donne une liste qui commence par catholique, etc., et se termine par sans religion (avec question filtre).

La manière de poser la question doit plus ou moins influencer, certainement parce que cette question d'appartenance n'est pas très claire ; si cela l'était, on n'aurait pas un écart pareil en changeant de formulation. De plus, si la question est : considérez-vous que vous appartenez à une religion ? si oui, laquelle ? on obtient une courbe plus basse que la 1ère, intermédiaire entre les deux. On peut en déduire que les gens sont partagés entre appartenance objective (ce qui renvoie sans doute au fait qu'ils aient été baptisés...) et le sentiment qu'ils en ont aujourd'hui : " est-ce que, moi, indépendamment de mon éducation religieuse, je considère que j'appartiens ou non à une confession religieuse ? ".

On voit bien que le décrochage se fait vers 1975/76, puis qu'il y a une stabilisation, une reprise de la baisse vers 1990 et peut-être une stabilisation actuellement.

Au-dessous, ce sont les courbes de la pratique religieuse. La courbe la plus élevée est : la pratique au moins 1 fois par mois. La courbe la plus basse est : la pratique au moins 1 fois par semaine. On voit ici que le décrochement a lieu vers le milieu des années 60.

Evolution de l'appartenance et de la pratique religieuses des jeunes français (enquêtes par sondage ; 20-34 ans jusqu'aux années 1960, puis 18-24 ans).



De quels jeunes parlons-nous ? Cela dépend des sondages : les 21/34 ans dans les sondages avant 1972/73. La majorité ayant été abaissée depuis à 18 ans, ce sont par la suite les 18/24 ans. Mais cela ne fait pas de différences notables.

On a les mêmes évolutions que pour l'ensemble de la population, mais les jeunes partent de plus haut et vont plus bas. Les inflexions sont plus marquées. La cassure est plus nette dans les années 60 pour la pratique (mensuelle ou hebdomadaire) ; elle est plus nette aussi car l'appartenance religieuse se met à baisser. De même, une baisse a été assez nette dans les années 90. On ne sait pas trop où on en est actuellement : est-ce que cela se stabilise ou pas ?

Évolution des pratiques religieuses

Les enquêtes sur les valeurs des Européens sont intéressantes parce qu'elles permettent, non seulement de suivre les indicateurs religieux de 1981 à 1999, mais aussi parce qu'elles constituent de véritables sondages sur la religion puisqu'elles comportent une trentaine de questions sur le sujet. On peut suivre 24 questions constantes de 1981 à 1999 ; quelques questions disparaissent, de nouvelles sont introduites. Elles sont surtout intéressantes parce qu'elles permettent de faire le lien entre les attitudes religieuses et les valeurs dans les autres domaines, puisqu'elles abordent presque tous les sujets.

Valeurs en hausse

Pour l'ensemble

Selon ces enquêtes, on s'aperçoit que, pour l'ensemble de la population en France, sur 24 indicateurs religieux, 19 donnent un % plus bas en 1999 qu'en 1981 et marquent un recul, 2 une certaine stabilité (si on se donne une marge de + ou - 2 %) et 3 s'affichent en hausse. Sont en hausse :

- le sentiment que les Eglises répondent aux besoins spirituels des individus,
- la croyance en une vie après la mort,
- la croyance à l'enfer.

Il faudrait ajouter la croyance en la réincarnation, que l'on cite plutôt parmi les croyances " parallèles " comme l'astrologie ou la télépathie, qui sont également plutôt en hausse.

Pour les 18-29 ans

On le sait, les jeunes ont été les premiers à faire cette rupture religieuse et l'ont poussée le plus loin. Dans leur cas, seuls 10 indicateurs sont en baisse, 6 sont stables, 6 sont en hausse. En hausse :

- le fait que les Eglises répondent aux besoins spirituels des individus, (augmentation plus forte que pour l'ensemble),
- le fait qu'elles apporteraient des réponses aux problèmes moraux (augmentation faible)
- la croyance en Dieu (légèrement)
- les croyances en l'après-mort sont en très forte hausse en vingt ans :
 - la croyance en une vie après la mort, de 31 % à 42 %
 - la croyance en l'enfer, de 10 % à 20 %,
 - la croyance au paradis, de 18 % à 30 %,
 - la croyance en la réincarnation, de 20 % à 31 %.

Pour les sans-religion

De plus, phénomène nouveau, on constate que la progression des croyances en Dieu, et surtout des croyances liées à l'après-mort, est beaucoup plus forte chez les personnes qui se disent sans religion que chez les autres, même chez ceux qui se disent athées convaincus.

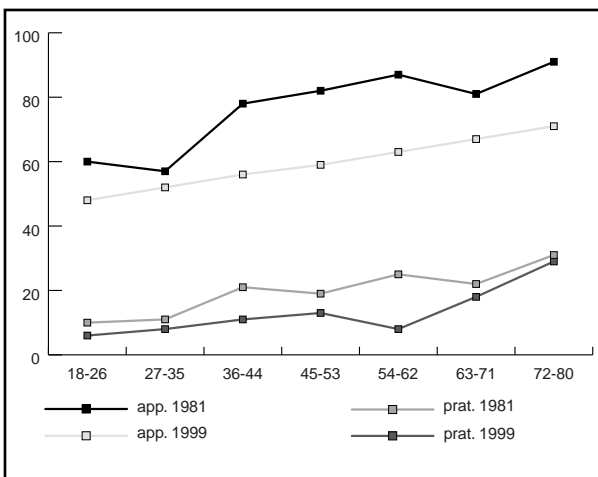
Par générations

Quand on regarde les évolutions par générations, par exemple la génération du baby-boom avec ceux qui sont nés entre 1946 et 1954, qui est la génération de la rupture religieuse et de la pensée permissive, du gauchisme, etc., on peut voir quelles étaient leurs caractéristiques religieuses en 1981 et en 1999. Surprise : cette génération marque un retour partiel au religieux sur des critères très généraux comme le fait de se sentir religieux, la croyance en Dieu, les croyances liées à l'après-mort.

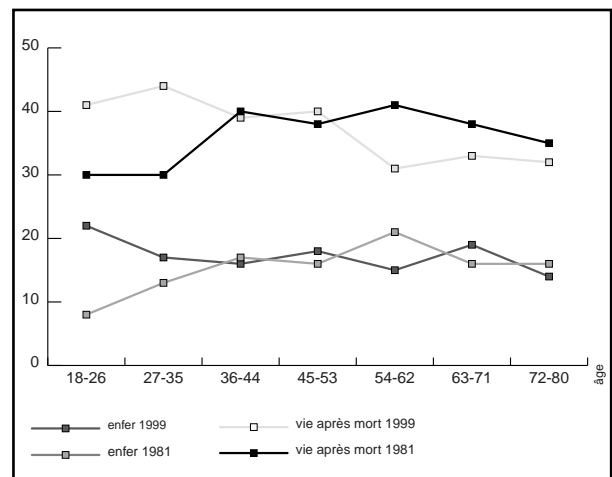
D'une façon générale, il est intéressant de voir ces phénomènes générationnels. Ceux qui sont nés avant 1946 ont plutôt continué dans le sens d'un recul de 1981 à 1999 (recul moins fort que dans les années antérieures), ceux qui sont nés à partir de 1946 ont plutôt marqué un retour. Dans l'enquête de 1981, on voit un fossé entre la génération 1935/45 et celle de 1946/54. En 1999, ce fossé est largement comblé du fait d'un phénomène de compensation inverse : les uns ont majoritairement continué un recul et les autres, au contraire, ont montré un retour.

Mais l'appartenance religieuse continue à diminuer, tandis que la pratique ne s'est stabilisée que d'une manière toute relative, en particulier chez les jeunes où elle a continué à diminuer.

Appartenance et pratique religieuse (au moins 1 fois/mois)



Croyance en une vie après la mort et en l'enfer (la croyance au paradis a le même profil et se situe entre les deux)



Quand on regarde selon l'âge la courbe de l'évolution de l'appartenance, on constate qu'en 1999 le taux d'appartenance varie régulièrement selon l'âge. En revanche, la croyance en la vie après la mort remonte chez les jeunes et devient plus forte que chez les plus âgés. On ne se serait pas du tout attendu à ce phénomène, l'hypothèse étant jusqu'ici que logiquement, plus on se rapprochait de la mort, plus on croyait à l'au-delà de la mort. Mais la courbe est en quelque sorte en sens inverse. Il se passe quelque chose d'important de ce côté. Et cette enquête est la première à le mettre en évidence.

Évolution des attitudes religieuses

Nous avons vu ce qui augmente, ce qui baisse ; mais il y a des transformations internes du contenu de la religion et de la non-religion. Voici maintenant quelques traits significatifs du contenu de l'adhésion religieuse, du changement des attitudes religieuses.

" Religion à la carte "

On parle aujourd'hui entre sociologues de " religion à la carte ", de " catholicisme à la carte " comme conséquence de l'individualisation. Chacun prend ce qui correspond le mieux à ses besoins dans sa confession religieuse. On en a une illustration frappante à travers l'enquête Valeurs.

J'ai défini un noyau minimal constitué des quatre conditions suivantes :

- aller au culte au moins au fois par an, en dehors des cérémonies,
- croire en Dieu,
- croire au péché,
- croire en une vie après la mort.

21 % de ceux qui se déclarent catholiques en 1999 répondent positivement à ces 4 conditions et 14 % pour les 18/29 ans. Cela veut dire que certains prennent trois conditions, mais pas la 4ème par exemple. De plus, en 1981, ce n'était pas 21 % mais 27 % qui satisfaisaient à ces quatre conditions.

Probabilisme et relativisme

On parle aussi d'un " croire " probabiliste et pragmatique : les gens qui croyaient sur le mode de la certitude tendent à le faire sur le mode du programme, pas seulement dans le domaine religieux, mais dans bien d'autres comme la politique par exemple. A la question : pensez-vous que l'existence de Dieu est certaine, très probable, probable, improbable, exclue ? les réponses certaines et exclues diminuent en importance au profit des autres. Même chose pour la vie après la mort ou même la télépathie : c'est ce que l'on appelle le probabilisme.

De là, on parle de relativisme et on le mesure très bien dans les enquêtes. Une question est posée dans une autre enquête de 1998 sur un point très discriminant : le fait de savoir s'il existe une seule vraie religion. 25 % ne se prononcent pas. On constate un relativisme plutôt ouvert.

Réponses	Ensemble	18-24 ans
On ne trouve la vérité que dans une seule religion (sous-entendu la sienne)	6 %	4 %
On trouve très peu de vérité dans les religions	23 %	23 %
On trouve des vérités fondamentales dans beaucoup de religions	52 %	47 %

Croire sans appartenance

Un dernier trait : le développement d'un croire sans appartenance, d'une religiosité sans appartenance revendiquée à une confession religieuse, ce que j'ai appelé dans l'ouvrage sur les valeurs édité en 2000, "Religion : développement du hors piste et de la randonnée". Cela concerne ceux qui vont pratiquer occasionnellement, en fonction de leurs besoins, de la conjoncture, qui vont participer à telle affaire, qui composent leur menu en fonction des phases de leur vie, des circonstances.

Les valeurs des catholiques

On parle des catholiques, car dans cette enquête les autres religions ne sont pas assez représentées. Quand on compare les catholiques pratiquants réguliers, irréguliers, non pratiquants, les sans-religion et, à plus forte raison si, parmi eux, on distingue les sans-religion pas très convaincus d'avec les athées convaincus, on constate un changement régulier dans certaines valeurs.

Les catholiques pratiquants réguliers valorisent davantage la famille traditionnelle, l'ordre, l'autorité, le civisme et ils se situent plus à droite. Les différences ne sont pas considérables et s'atténuent : de 30 % en 1981 à 20 % en 1999.

On observe un phénomène important : dans les années 70/80, les sans-religion étaient à l'avant-garde de la poussée permissive dans le domaine des mœurs et, pour partie, de la radicalisation politique. On constate aujourd'hui un refus de la permissivité sur beaucoup de points, un retour à une demande de plus d'autorité, d'ordre, de civisme, en particulier chez les jeunes et chez les sans-religion. Ceux-ci sont à l'avant-garde du refus de la permissivité actuellement.

Une question très significative : pensez-vous que ce serait une bonne chose que l'on respecte davantage l'autorité ? En 1981, 16 % des athées convaincus répondaient oui parmi les jeunes, en 1999, 56 %. Même évolution pour la fidélité dans le mariage et pour d'autres critères comme la confiance dans l'armée, dans la police. Seule exception à ce processus, la permissivité s'accroît en ce qui concerne l'homosexualité, l'avortement, l'euthanasie et le suicide, sans doute parce qu'il s'agit de la libre disposition de soi, mais les pratiquants y concourent eux aussi, ce qui contribue encore à les rapprocher des autres : par exemple, parmi les 18-24 ans catholiques pratiquants réguliers, le rejet total de l'homosexualité recule de 33 % à 16 % de 1981 à 1999 ; ils font donc une sélection dans les positions de l'Église catholique. Dans tous les cas, on a un rapprochement des mœurs entre les uns et les autres.

On peut même parler de rapprochement politique car, si les pratiquants réguliers restent plutôt orientés à droite, et les sans-religion à gauche, ces derniers le sont moins et, surtout, le clivage gauche-droite a perdu beaucoup de sa portée. Du reste, les principaux écarts de religiosité ne sont plus entre la classe ouvrière et les cadres et indépendants, mais entre les générations, tandis que la sur-religiosité féminine se maintient.

Comparaisons européennes

Au niveau européen on observe trois tendances principales :

- une tendance au recul religieux qui continue, en particulier, pour l'appartenance, pour la pratique, mais qui s'amortit ;
 - une tendance à un certain retour et à des renouveaux religieux ;
 - un développement de ce religieux " hors piste " qu'on connaît mal. Il faudrait procéder à des enquêtes par interview auprès des sans-religion pour savoir : qu'est-ce que Dieu pour vous ? et la vie après la mort ? etc.
- On constate aussi que les sans-religion sont plus attachés aux cérémonies religieuses en 1999 qu'en 1981, en particulier pour un décès.

Ces tendances ne sont donc pas spécifiquement françaises, en particulier pour la poussée des croyances liées à l'après-mort, mais avec des situations de plus en plus variées selon les pays. On avait plutôt la tendance dominante au recul dans tous les pays. Maintenant, cela se diversifie.

- La tendance au recul reste dominante en Espagne, en Belgique, en Grande Bretagne et Pays-Bas (un peu comme en France). Mais elle est moins forte chez les jeunes (comme en France).
- La tendance au retour devient dominante au Portugal, en Italie, au Danemark. Elle est encore plus prononcée chez les jeunes. On constate que le paysage religieux est en train de changer.
- Les autres pays marquent un équilibre.

On observe partout cette remontée des croyances liées à l'après-mort et le développement du " croire " parmi les sans-religion ; celui-ci est d'autant plus poussé qu'ils sont plus nombreux comme en Hollande où les sans-religion sont majoritaires ; chez les jeunes, c'est le taux le plus haut d'Europe.

Conclusion

Comment expliquer l'évolution récente des valeurs religieuses dans la société française ? On est assez mal armé pour répondre. Voici quelques tentatives d'explication.

- On pourrait dire que, quand on regarde ce qui se passe au plan des mœurs et de la religion, on pourrait ajouter de la politique, on est dans une situation de retour de balancier par rapport à ce qui se passait dans les années 1960-1970. On aurait le sentiment d'avoir été trop loin dans la permissivité et on reviendrait à une demande de repères, de sens. Cela ne suffit pas comme explication.

- En ce qui concerne les aspects politiques et idéologiques, les philosophes théoriciens de la post-modernité ont montré que nous sommes plutôt dans une phase de relativisation. Ils ont parlé de l'effondrement des grands récits, des grandes espérances séculières comme la croyance en un progrès absolu, liée à une confiance totale en la science qui pourrait, un jour, tout expliquer, ou la confiance dans le communisme. Avec l'émiettement de ces "grands récits", des grandes idéologies, des grands récits individuels, chacun essaie de construire un sens à son histoire, à l'Histoire.

Après les 30 Glorieuses et l'entrée dans la modernité, avec la société de consommation et d'abondance, est-ce que le fait que la vie soit devenue aujourd'hui plus difficile contribue à réorienter les gens vers des préoccupations spirituelles, religieuses ? Je pose la question.

- Plus généralement, dans les années 1960-1970, on était assez sûr d'une modernité triomphante, on parle plutôt actuellement de modernité désenchantée, relativisée, incertaine d'elle-même, menacée par les risques écologiques ou simplement par la précarisation économique. En même temps, on fait un retour sélectif à la tradition ; on redécouvre les grandes traditions. ...

Ce sont des questions que je pose.

Croyance en l'après-mort

Comment expliquer le retour des croyances en l'après-mort ? Faut-il faire le lien entre ce retour d'une préoccupation liée à l'après-mort et l'assombrissement de l'avenir par rapport au climat des années 60/70 où on entrait dans la société d'abondance et avait l'espérance de changer radicalement la société, de construire le communisme ou autre chose ?

Il me semble que la raison la plus importante serait que, en lien avec le processus d'individualisation, on survalorise la réalisation de soi, devenue l'alpha et l'omega. Du coup, cela rendrait encore plus inacceptable la mort vue comme une fin définitive. Certains disent qu'il y a l'influence des jeux vidéo sur les jeunes : quand on gagne, on va dans une sorte de paradis, quand on perd, on va en enfer... A voir !

Ce qui est sûr, c'est que les attitudes changent vis-à-vis de la mort. Une preuve supplémentaire : lors d'un colloque, en 2001, où chacun des intervenants comme des participants est arrivé avec l'idée dominante qu'on est aujourd'hui dans le déni de la mort, tous les exposés allaient en sens inverse et parlaient d'un retour de demande de ritualisation dans les cas de la crémation et du sérieux avec lequel les gens participent à des funérailles.

Nouvelle place de la religion dans la société

En tout cas, le plus important est peut-être l'effondrement des grands récits et la consolidation de la démocratie pluraliste.

- D'un côté, la religion est libérée de ses concurrents les plus redoutables : le rationalisme ou le marxisme, dans sa version athée comme le communisme. Et, en même temps, elle retrouve les traditions religieuses et la recherche d'une unité spirituelle autonome ; c'est une nouvelle crédibilité, faite de recherche de sens, d'éthique, de vivre ensemble, de cadre identitaire.

- D'un autre côté, la religion est elle-même relativisée ; elle doit passer à la " moulinette " des subjectivités individuelles (le religieux " à la carte ") , ou bien elle peut être affrontée à l'indifférence. Alors les quêtes de sens et de normes séculières, non religieuses, n'ont pas de raison de perdre de l'intérêt et de leur légitimité.

Tout est remis à plat. Les choses sont plus ouvertes que jamais. Si on essayait d'imaginer le futur religieux, dans l'immédiat, je le verrais double :

- une sorte de réhabilitation de la légitimité du rôle social des grandes traditions et des religions, dans un cadre pluraliste, c'est-à-dire là où personne ne prétend à une hégémonie ; j'en vois une illustration remarquable dans ce qui se passe à Lyon, laboratoire d'avant-garde, où les cultes sont représentés officiellement au Conseil de Développement, où la question religieuse a fait l'objet d'une journée de prospective et de deux Cahiers Millénaire 3 ;

- à côté des quêtes spirituelles plus individualisées et autonomes, les quêtes séculières continuent leur chemin et essaient de renouveler leurs recherches.

Le débat le débat le débat le débat le débat

L'enquête et ses méthodes

Des questions absentes

Ces enquêtes européennes sont pilotées par un comité d'Européens dont fait partie une association de sociologues français¹³. Les décisions sont prises au sein de ce comité. Une question sur l'âme figurait dans les enquêtes de 1981 et 1990. Elle a disparu dans celle de 1999. Il aurait été très intéressant de suivre cette croyance et même de voir quel contenu lui donner avec plusieurs items qui auraient décrit diverses manières de concevoir l'âme : l'idée qu'on a une conscience, une approche cosmique, une sorte de divin intérieur qui ne s'identifie vraiment ni au Dieu chrétien ni à l'âme chrétienne, une notion s'apparentant à la nouvelle spiritualité, à la mouvance New Age, etc..

De même, il n'y a pas de question sur la personne de Jésus dans cette enquête, et rarement d'ailleurs dans celles commanditées par des groupes de presse catholique, Bayard Presse et Malesherbes. On constate que les sondeurs ont une conception plutôt théiste de la religion : Dieu est présent, mais Jésus absent.

Quand la question est posée, on donne une batterie d'items : est-ce que c'est le Fils de Dieu ? un homme exceptionnel, mais il n'est pas Dieu ? un prophète, mais il n'est pas Dieu ? un sage ? un mythe ? La réponse : le Fils de Dieu oscille à 45 % ; c'est un mythe recule un peu depuis 25 ans, au profit de c'est un homme exceptionnel, mais pas Dieu.

Des religions mal représentées

Les instituts de sondage chargés de réaliser les enquêtes ont des quotas à satisfaire : tant de personnes par âge, région, profession et sexe, selon le

dernier recensement de population, pour que l'échantillon soit représentatif de la population. Il n'y a pas de quota selon la religion ni l'origine, immigrée ou pas. On constate aussi que les enquêteurs ne vont pas dans les quartiers les plus "difficiles". Ils remplissent leurs quotas en les évitant. Aussi se retrouve-t-on avec une sous-représentation des personnes vivant en banlieues. Ce qui explique la sous-représentation des musulmans.

Les musulmans

Aussi, pour atteindre les musulmans dans les enquêtes et les sondages, faut-il utiliser une méthode différente, par exemple celle des enquêtes du journal Le Monde sur les musulmans en 1989, 1991, 1994. Là, on a préparé les enquêteurs à aller dans les quartiers où on pouvait trouver des musulmans. On a ainsi pu constituer des échantillons de 700 personnes.

Les bouddhistes

Le bouddhisme est de plus en plus pris en compte dans les enquêtes. Il bénéficie plutôt d'une image positive dans l'opinion. De ce point de vue, il est à l'opposé de l'Islam, qui a une image plutôt négative dans les sondages. De plus en plus de Français s'en disent proches mais ne sont pas bouddhistes en termes de pratique et de croyance : 5 % en 1994 et 11 % en 1999. Frédéric Lenoir estime qu'environ 150.000 personnes sont passées dans des centres, en majorité tibétains, pour des stages de méditation, d'approfondissement. En France, il existe une centaine de centres bouddhistes tibétains. Les bouddhistes, en France, sont des populations issues du Sud-Est asiatique ou de Chine : entre 250.000 et 400.000. Les bouddhistes français seraient, au total, dans les 30.000 à 40.000.

Spiritualité ou pratique

Yves Lambert nous rappelle que, dans les enquêtes, les gens qui disent "moi, le spirituel m'intéresse, mais pas la religion" sont ceux qui, en général, ont pris leurs distances avec la religion parce qu'ils la voient comme quelque chose qui

impose des préts à penser, des normes pré-définies, et empêche l'expression de leur liberté ; ils se forgent leurs convictions de manière plus autonome. Mais il existe aussi à l'intérieur d'une religion des personnes qui ont une attitude similaire.

13 - Association pour la recherche sur les systèmes de valeurs (ARVAL).

FILS D'ABRAHAM

Nous habitons le quartier St Paul et St Vincent de Lyon, quartier de mixité sociale avec un tiers de logements sociaux où vivent nombre de musulmans, une population dite " française de souche " et une communauté juive. En 1992, après la Guerre du Golfe, règne une certaine tension. Le curé de la paroisse catholique a l'idée de réunir des amis qu'il avait de longue date dans les trois religions " abrahamiques " : juive, chrétienne, musulmane. Nous nous sommes appelés pour cela " Fils d'Abraham ", comme de nombreux groupes en France et ailleurs qui réunissent différents croyants monothéistes. Depuis quelques mois, un groupe d'amis de religion bahaïe nous ont rejoints.

Nous nous réunissons une fois par mois, entre 10 à 12 personnes. Nous essayons de maintenir un équilibre entre les différentes religions, de limiter le nombre de chrétiens. Il y a des convaincus, des " probabilistes ", certains se disent incroyants, d'autres ont " recommencé " à croire et pratiquer, quelques-uns sont très liés à leur Eglise, d'autres sont en marge, " hors-piste ".

Nous voulons aussi essayer, à notre modeste échelle, de faire le lien entre nos communautés. Car nous avons constaté souvent que les croyants " hors piste " sont de bonne volonté, mais, n'appartenant pas à des communautés, ils se laissent parfois aller à des intolérances, des intégrismes, et que ceux qui sont détachés de la religion en ont souvent de vieilles images.

Sans engager nos communautés, nous parlons à titre individuel, nous abordons les questions de la coexistence des communautés religieuses, avec des aspects très pratiques comme les mariages mixtes (entre personnes de croyances différentes), les interdits alimentaires religieux. Nous disons ce que nous croyons et comment, dans notre vie quotidienne, se traduisent nos valeurs. Nous essayons de prier ensemble ou, au moins, devant les autres. Nous ne nous interdisons pas les débats politiques. A plusieurs reprises, est revenue la question du Moyen Orient, du conflit israélo-palestinien.

Le constat unanime est que la découverte d'autres religions ne conduit pas à une relativisation, à une banalisation. On redécouvre des traditions religieuses. C'est aussi un élément de communion dans le mystère de la croyance en l'au-delà.

Un membre du groupe " Fils d'Abraham "

MÉCONNAISSANCE

Si je n'ai jamais été raciste, j'étais assez viscéralement anti-musulman et vaguement anti-sémite. Cela venait de mes préjugés ancestraux. Je n'avais jamais réfléchi, mais, spontanément, le musulman me faisait peur ; le juif ne m'intéressait pas trop. Il a fallu quelques mois pour surmonter ces craintes. Mon expérience fondatrice a été celle de la prière en commun. J'étais ignorant des autres religions. Je n'avais pas un seul ami musulman ou juif. Je me flatte d'en avoir quelques uns maintenant.

Un membre du groupe " Fils d'Abraham "

FRATERNITÉ

Religion vient du verbe relier, ce qui crée un lien. On a parlé de fracture sociale, de déchirure du tissu social. Des groupes tels que le nôtre (et plus généralement ceux inspirés par des valeurs religieuses) peuvent être un exemple de retissage du tissu social. Dans notre devise républicaine, on parle de la fraternité. Nous pensons qu'on ne peut être frère sans avoir de père commun. Nous sommes des " Fils d'Abraham " et, au nom de notre Dieu commun, nous avons condamné récemment les attentats et l'intégrisme religieux. Nous sommes tous fils d'un même Père, nous sommes tous des frères.

Nous avons découvert, les uns et les autres, que nous respectons des valeurs fondamentales communes à nos trois religions : Dieu ; le groupe uni par la religion ; l'Homme. Les trois sont totalement indissociables.

Un membre du groupe " Fils d'Abraham "

Ce qui ressort des analyses, c'est le pragmatisme dans le domaine religieux, allié au probabilisme et au relativisme : ne pas avoir de certitudes. Ce qui compte, c'est ce que la religion apporte à l'épanouissement personnel et collectif, ici et maintenant. On a l'impression que l'Au-delà était un peu l'oublié des années de croissance économique. La notion de salut, au sens traditionnel d'un salut pour sauver son âme de l'enfer, de la damnation dans l'Au-delà, s'est effondrée. En 1996, dans un sondage européen sur le pluralisme religieux et moral, les protestants voulaient poser une question sur le salut. Lorsqu'on a testé le questionnaire, on s'est rendu compte que seul un tiers des gens comprenait la question : il a fallu l'abandonner.

Dans différentes études on estime que ceux qui se disent chrétiens ou musulmans, mais non pratiquants, peuvent être répartis entre deux pôles.

- Un pôle de personnes attachées à leur tradition religieuse, mais sur un mode assez distant, parce qu'elles ne sont pas suffisamment convaincues du contenu des croyances, des normes ou du rôle de la communauté. Elles marquent leur attachement à leur religion aux principales étapes de la vie.

- Un pôle où les personnes pensent que quelque chose dépasse l'homme. Le sacré représente quelque chose pour elles, mais elles ne pensent pas qu'une religion soit plus vraie qu'une autre. Elles ont la religion de leur culture, de leurs traditions, un attachement religieux flou, un besoin de ritualisation de certaines pratiques, aux grandes étapes de la vie, sans l'attachement qu'ont celles du 1er pôle à une religion ou une confession précise.

Jusqu'ici, ces personnes croyantes non pratiquantes avaient une certaine tendance à sortir de la religion : la non-pratique constituait la dernière étape avant la sortie.



> *Que va-t-il se passer maintenant ? Ces " sorties de religion " vont-elles se poursuivre ?*

> *Les replis identitaires de certaines communautés religieuses ne viennent-ils pas de la crainte de dilution des convictions religieuses dans une société qui n'est plus hostile aux religions mais tolérante ?*

> *La volonté de certains groupes religieux de s'affirmer haut et fort dans l'espace public n'est-elle pas une réaction au fait que la religion devient une affaire de plus en plus personnelle, chacun se faisant un corpus de croyances et de pratiques ?*

> *Comment les responsables religieux peuvent-ils représenter cette diversité des situations de leurs fidèles ?*

Montée des intégristes ?

Dans un article paru dans Futuribles en 2001, Yves Lambert souligne des phénomènes qui coexistent : déclin religieux et renouveau religieux, réaction conservatrice et innovation religieuse. C'est d'ailleurs une constante qu'on retrouve plus ou moins selon les époques, les pays, les individus.

Dans une autre enquête avec des questions sur la prière à l'école, la conception biblique de la création, le rôle de la religion dans la vie sociale, les notions de bien et de mal pour concevoir les lois, le respect intégral de la tradition religieuse, etc., Y. Lambert constate que la France est le pays le moins fondamentaliste¹⁴, le moins traditionaliste et le plus "séculariste" de tous les pays d'Europe. Dans toute l'Europe, les "sécularistes" y sont deux fois plus nombreux que les intégristes, si on prend les positions extrêmes : "ceux qui veulent tout"

dans le sens intégriste, "ceux qui refusent tout" dans le sens "séculariste". Ceux qu'on dit "intégristes" en moyenne sont plus âgés, appartiennent à des couches en déclin socialement (couches modestes), sont moins instruits que les autres : ils ont plutôt l'air de constituer une arrière-garde en Europe. Aux États-Unis, c'est différent : un tiers des Américains croient au créationnisme¹⁵, 37 % sont pour l'interprétation littérale de la Bible, alors qu'en Europe, ils sont 15 %.

Le fondamentalisme européen est très différent de celui que l'on observe dans les pays en voie de développement, par exemple, où ce sont plutôt les couches jeunes, d'avant-garde, les couches d'ingénieurs, des gens des nouvelles technologies, qui adoptent ce point de vue.

¹⁴ - Le fondamentalisme est un courant de pensée non critique des textes et traditions religieuses.

¹⁵ - Courant de pensée selon lequel la conception biblique de la création est scientifique. Cette conception est enseignée dans les écoles de certains États.

Ouverture de la société française

L'exception culturelle française concerne aussi la place des religions dans l'organisation sociale. Pétrie de christianisme, terre des guerres de religions, berceau des Droits de l'Homme, la société française a voulu séparer vie politique et vie religieuse. Elle est un des rares pays au monde où les religions n'ont pas de statut précis. Certains s'en félicitent, même dans les milieux religieux, d'autres le regrettent.

- Une des difficultés de notre société laïque est que la religion n'a pas droit de cité ; on manque donc de lieux pour le dialogue entre croyants. Une travailleuse sociale, qui rencontre des musulmans à longueur de journée et n'a pas le droit de parler de religion dans le cadre de son travail, disait : " on se comprend mal, parce que je sais que la religion compte beaucoup pour eux ; mais je ne peux pas parler avec eux de ce qui compte le plus. " Beaucoup de Français ont une morale purement laïque, mais bien des musulmans, en France, ont une morale religieuse liée à leurs croyances.

- La France est le seul pays européen où, dans les écoles publiques, on ne peut pas faire d'enseignement religieux, sauf dans les départements concordataires d'Alsace-Lorraine. Notons que dans la plupart des autres pays, cet enseignement religieux a glissé vers un enseignement culturel... La France est le seul pays, également, où n'existe pas de parti politique important dénommé avec quelque chose de religieux, comme démocrate-chrétien par exemple.

- Dans le dernier sondage du Monde en 2001, il y avait cette question : êtes-vous favorable à l'édification de mosquées en France lorsque les croyants musulmans le demandent ? Pour l'ensemble des Français, seulement 31 % de oui, ils étaient 33 % en 1994. Alors que 83 % de musulmans le demandent. Ce sondage montre que la majorité des musulmans voudrait simplement que leur religion soit reconnue au même titre que les autres.

- En France, il y a depuis 1905 séparation de l'Église et de l'État, des cultes et de l'État. L'État et les Collectivités territoriales ne peuvent pas, en fait, construire d'édifices religieux. Les édifices religieux

construits avant 1905 sont propriétés publiques, ceux construits par la suite sont propriétés privées des Églises. Des musulmans pensent que les édifices religieux sont pour cela des édifices publics et interprètent comme de la discrimination l'absence de mosquées en France. L'État ne subventionne pas les cultes mais des activités éducatives, sociales, culturelles, qu'elles soient gérées par des religieux ou non ¹⁶.

Maintenant, on voit les choses dans le cadre d'un pluralisme ouvert où aucune religion ne prétend tout chapeauter ; en France, l'Église catholique ne régent plus les mœurs ni l'ordre social ; elle ne donne plus de consigne de vote politique ; elle édicte plutôt des principes et rappelle des valeurs ; si elle revendique la liberté, c'est pour toute religion ; elle participe au débat de société. En ce sens, l'Église catholique a une position plus ouverte sur la société.

Plusieurs éléments permettent aussi de parler d'ouverture de la société française aux questions religieuses ou spirituelles. Une mission a été confiée à Régis Debray par le ministère de l'Éducation Nationale sur la façon dont on pourrait promouvoir la connaissance des religions dans l'enseignement pour remplacer ce qui était fait auparavant par les familles. De récents succès de librairie montrent les préoccupations religieuses de nos contemporains : celui des traductions de la Bible, du livre de R. Debray *Dieu, un itinéraire ?*, du numéro de *Futuribles* sur les aspects prospectifs de l'évolution des religions épuisé dans l'année, phénomène rare pour cette revue. On peut aussi rappeler le succès de l'exposition sur le Millénaire de Dieu réalisée par le Musée dauphinois de Grenoble en 2001.

Une question a été posée dans la dernière enquête Valeurs pour savoir s'il fallait ou non s'en tenir à sa propre tradition religieuse, l'explorer, ou aussi explorer les autres. 15 % répondent explorer, même 27 % dans le cas des jeunes les plus instruits. Les grandes traditions deviennent sujets d'attention pour répondre aux questions : d'où vient-on ? où va-t-on ? On assiste au relâchement des certitudes, au réveil d'intérêt pour des sujets un peu abandonnés dans les années 1960-1970 du boom économique.

16 - Lire *Les Cahiers Millénaire* 3, n°23, sur cette thématique.



> Certains disent que le particularisme de la France s'estompe peu à peu. Est-ce vrai pour toutes les religions ?

> La situation change sans doute pour les religions les plus anciennement établies, mais le débat sur les sectes montre que la société française a une définition assez stricte de ce qu'est un " culte ". Cette attitude va-t-elle se modifier sous la pression d'autres pays d'Europe qui n'ont pas le même point de vue sur les cultes ?

> Si les pouvoirs publics font participer les cultes au débat public, pourquoi d'autres courants de pensée, religieux ou laïques, n'en seraient-ils pas partie prenante ?

> Le dialogue entre certains courants de pensée, religieux ou laïque, n'est-il pas plus facile qu'entre certains courants religieux au sein de la même religion ?

> Va-t-on vers une alliance des religions ? vers une alliance de certains courants religieux avec des courants laïques ?

Des livres

J-P. BASTIAN, Fr. CHAMPION, K. ROUSSELET, *La Globalisation du religieux*, 2001, Paris, L'Harmattan.

Roland CAMPICHE, (dir.), *Cultures jeunes et religions en Europe*, 1997, Paris, Cerf.

DENEFFLE Sylvette, *Sociologie de la sécularisation. Être sans religion en France à la fin du XXème siècle*, 1997, Paris, L'Harmattan

Denis GIRA, Jacques SCHEUER, (dir.), *Vivre de plusieurs religions. Promesse ou illusion ?*, 2000, Paris, Éditions de l'Atelier.

Yves LAMBERT, Guy MICHELAT, (dir.), *Crépuscules des religions chez les jeunes ? Jeunes et religions en France*, 1992, Paris, L'Harmattan.

Jean-Louis SCHLEGEL, *Religions à la carte*, 1995, Paris, Hachette littérature.

"Cultes, cultures et laïcité sur l'espace commun", *Les Cahiers Millénaire* 3, n° 23, 23b.

